



LA FURIEUSE

DE LA MÊME AUTEURE

CHEZ SABINE WESPIESER ÉDITEUR

*BOLÉRO*  
2003

*UN CERTAIN FELLONI*  
2004

*LA PETITE TROTTEUSE*  
2005 ; Folio, 2007

*LE CANAPÉ ROUGE*  
2007 ; Folio, 2009

*SUR LE SABLE*  
2009 ; Folio, 2010

*NINA PAR HASARD*  
2010 ; Folio, 2011  
(Le Seuil, 2001, pour la première édition)

*UN LAC IMMENSE ET BLANC*  
2011 ; Folio, 2013

*VICTOR DOJLIDA, UNE VIE DANS L'OMBRE*  
2013 ; Folio, 2014  
(Noésis, 2001, pour la première édition)

*ÉCOUTE LA PLUIE*  
2013 ; Folio, 2014

*CHEMINS*  
2015 ; Folio, 2017

*CHÈRE BRIGANDE (LETTRE À MARION DU FAOUËT)*  
2017

*RENDEZ-VOUS À PARME*  
2019

*TABLEAU NOIR*  
2020

*(Suite en fin de volume)*

MICHÈLE LESBRE

# LA FURIEUSE

RIVES ET DÉRIVES

récit



SABINE WESPIESER ÉDITEUR  
13, RUE DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE, PARIS VI  
2023

*Michèle Lesbre remercie Hélène Leclercq,  
Danièle Bodin et Claudine Jouvenot-Klein.*

*Ce livre n'aurait pu s'écrire sans le soutien du Centre national du livre  
ni de la Maison du Géant à Salins-les-Bains.*

DR pour les photographies  
(Collection personnelle de l'auteure)

© Sabine Wespieser éditeur, 2023

*Le monde va finir, c'est-à-dire, en réalité, «l'enfance va finir».  
Et, parce qu'elle va finir, elle demeurera à tout jamais inachevée.*

JEAN CLAIR  
*Balthus, les Métamorphoses d'Éros*

*Le mot fleuve suffisait à convoquer en moi des panoramas,  
des vues et des perspectives de l'enfance – autant de cartes postales  
que m'écrivait le souvenir.*

ESTHER KINSKY  
*La Rivière*



À Léon et Mathilde





DANS MES NUITS INQUIÈTES, parfois, surgit l'étang et son beau silence que seules les grenouilles troublaient. C'est toujours l'été. J'ai dix ans et pourtant je suis vieille. J'entends les voix éteintes, je vois les corps disparus. J'ai peur de quitter ce paysage et m'abandonne à son discret battement de cœur.

Je m'évade et tente de retrouver le chemin de cette modeste campagne qui n'existe plus, avalée par la mécanique implacable du progrès. Je cherche comment échapper à ces images douloureuses, même si elles me ramènent aux délicieux après-midi où mon grand-père Léon et moi pêchions ensemble, chacun sa canne à pêche, chacun ses rêves. Il m'apprenait, sans le savoir, les échappées intimes.

Boudant les écrans et leurs avalanches d'images, j'en choisis d'autres, ailleurs, dans ma mémoire et dans les livres. Il me semble alors qu'il n'y a d'autre vie que le passé. Je me ressaisis, mais le pense à nouveau.

Je cherche du secours dans les lectures dont je garde un souvenir puissant. Pas des romans, plutôt des dérives aventureuses où fleuves et rivières se déploient et m'embarqueraient de nouveau. Je pense aussi à la Furieuse, que je ne connais pas et qui m'attire depuis que j'ai entendu son nom, un rendez-vous qui vient de loin peut-être. Je crois entendre le bruit infernal de son courant à la fonte des neiges. Je laisse grandir ce désir en moi. J'irai, au printemps. C'est le pays de Courbet, qui entrerait peut-être dans la Loue à *la façon d'un cheval*, comme l'a écrit David Bosc, la Loue dont la Furieuse est un affluent. Le grand corps rageur du peintre me touche, et son retour à Ornans pour échapper à la haine. J'ai besoin de ce voyage immobile qui me conduira sur ces terres où me guide le désir. J'ai souvent fait confiance au désir.

Dans ma bibliothèque en désordre, le premier livre qui se présente est le magnifique *Danube* de Claudio Magris. Quelques mois plus tôt, j'étais à Budapest et ce hasard me ravit. Je crois aux beaux hasards. Lorsque je sortais de l'hôtel Gellert et que je traversais le pont qui lui fait face, j'entrais dans la ville, dont la tranquillité était troublante. Une ville trop sage pour être libre. Le fleuve impassible avait la majesté du temps et de l'histoire. Il y a des lieux dont le pouvoir est au-delà

de leur beauté, et relire le sublime texte de Magris m'entraîne en un temps où la littérature et les eaux du fleuve baignaient une autre Europe.

Dans la Hongrie d'aujourd'hui, qui se barricade et repousse les migrants, sous un régime de nouveau autoritaire, je découvrais alors un curieux champ de la mémoire, à quelques kilomètres de Budapest, dans une campagne sans doute stupéfaite, où les gigantesques bottes de Staline, qui ont résisté à la démolition de sa statue, semblent veiller sur cet espace entretenu par quelques nostalgiques. D'autres sculptures parlent aussi d'un autre temps, d'une autre dictature. Elles m'évoquent un fantôme aperçu entre Irkoutsk et le lac Baïkal, où, sur une colline en partie déboisée, la silhouette de Lénine continuait de saluer le peuple indifférent. C'était en 1999, Poutine arriverait bientôt.

Les Hongrois disent que le Danube est blond, *Szöke Duna*, je le vois bleu comme celui de Johann Strauss.

Je pense à Bela Tarr, à ses films avec ce noir et blanc qui me manque tant au cinéma aujourd'hui et auquel il est resté fidèle. Ses films ont la beauté implacable d'un regard sans voile sur les ravages du système politique des années communistes et après, quand les rêves trahis se noient sous des pluies sans

fin et des paysages sans lumière. Je regrette qu'il ait décidé de ne plus tourner.

Je suis libre soudain, immergée dans la complexité du monde, et je pense à Imre Kertész, né à Budapest, dont les images accompagnent ma lecture, à son œuvre magnifique et douloureuse, au sublime livre du poète et dramaturge Szilárd Borbély, *La Miséricorde des cœurs*, dont je n'ai pas oublié les premiers mots, *Nous marchons, nous nous taisons*, des mots qui d'emblée me parlent de la violence qui se cachait derrière. L'auteur y décrit sa vie misérable de tout jeune adolescent dans la campagne boueuse de Hongrie après l'intervention des chars russes, en 1956, pour soumettre un peuple qui n'en pouvait plus. Il s'est donné la mort après avoir écrit tardivement ce bouleversant témoignage. J'avais dix-sept ans en 1956, les images aperçues à l'époque dans un magazine, où l'on voyait les Russes tirer sur la foule, me sont restées en mémoire. Les cadavres jonchaient le sol, j'avais l'âge où rien n'échappe, même si on n'a pas encore les moyens de tout comprendre. J'apprenais à regarder le monde.

D'autres fantômes m'accompagnent, ceux de Sophie et Hans Scholl, de leur ami Christoph, exécutés en 1943 par les nazis pour avoir diffusé leurs tracts subversifs.

Mais aussi l'ignoble Mengele, l'insupportable Eichmann, le camp de Mauthausen, tout ce funèbre

décor de l'infamie, alors que je balbutiais ma vie. Aujourd'hui, l'ombre de ces criminels traîne dans les fonds obscurs du fleuve, mais ne seront jamais oubliés. J'ai besoin de ces textes qui sont la mémoire.

Et puis je me souviens de Trieste, qui est la ville de Magris. Je logeais sur la place de l'Unité, contre laquelle l'Adriatique vient se frotter, petits clapotis ou gifles données par la *bora*, vent glacial et violent. Je fréquentais assidûment un vieux café où il a, paraît-il, ses habitudes et où, sans doute, Joyce et Umberto Saba se croisaient en un autre temps. Trieste n'est pas vraiment italienne, mais elle a ce charme indescriptible qui rôde dans les villes frontières, elles ouvrent le monde. J'arpentais la ville avec l'idée de naviguer dans le temps.

À l'hôtel, j'écrivais dans ma chambre, ma chambre de passante, comme toutes celles qui n'en font qu'une pour moi, chambres d'hôtels, chambres d'amis, chambres improvisées, ferroviaires et qui nourrissent l'endroit où je reviens toujours, à Paris. Sans ces lieux provisoires, les murs trop familiers de ma vie ordinaire me tiendraient captive. Tous ces ailleurs ont construit peu à peu un monde intime et pluriel, une chambre d'écho en somme. J'aime les chambres mobiles, les chambres d'une nuit, d'un seul matin, tout ce qui ruse

avec l'insidieux glissement des jours. La chambre qui me rassure et me permet d'être moi est une surimpression d'images, d'émotions. En fermant les yeux, je peux les voir toutes en un éclair, ces chambres errantes, fugace éblouissement qui, je l'espère, m'accompagnera jusque dans le grand sommeil. Relire *Danube* me replonge dans cet enchantement, cette fugue clandestine et heureuse.

Joseph Roth et Isaac Babel me rattrapent eux aussi, je me souviens du magnifique *Job* de Roth et la bouleversante *Marche de Radetzký*, ce naufrage amorcé d'une Europe qui tangué si fort aujourd'hui. Je relirai Les *Contes d'Odessa* d'Isaac Babel, je revois le vieux quartier juif d'Odessa non loin duquel se tenait un immense marché où les chats régnaient sur les étals de poissons lors de mon voyage, il y a cinq ou six ans. Je me souviens de l'arrivée du train de nuit, je venais de Lviv, et sur le quai de la gare une musique d'opéra résonnait pour accueillir les arrivants.

Je revois l'escalier du *Cuirassé Potemkine*, le vieil hôtel anglais où les immenses chambres résonnaient encore de temps anciens. Le Danube traverse l'Ukraine, il ne passe pas à Odessa, mais les images qui me reviennent ne se préoccupent pas de ce détail. C'est la guerre en Ukraine qui les fait ressurgir et le chagrin les accompagne.

IL FAIT BEAU CE MATIN. Après avoir mangé sa soupe réchauffée, bu sa tasse de café, Léon aurait emmené son chien à travers les prés qui ondulaient jusqu'à la petite rivière où truites et écrevisses vivaient leur vie tranquille, sauf les jours où nous leur déclarions la guerre. Il passerait sans doute devant la « maison du loup », traverserait les prés sous le tendre regard des vaches que le chien taquinerait avec la complicité de son maître. À l'automne, mousserons et rosés remplissaient la musette.

Il rentrait parfois avec un animal blessé, un écureuil, une chouette surprise par la lumière du jour. Je ne savais pas encore à quel point je l'aimais. Il ne faisait rien pour me séduire, il ne m'a jamais raconté d'histoires, ni lu un de ces contes qui nourrissent l'imaginaire des enfants depuis toujours. Pourtant, j'étais sous le charme de cet homme à la dégaine un peu bohème, mais superbe lorsqu'il arborait costume et feutre gris.



Son humour ne m'échappait pas, ni sa pudeur. Une complicité muette se construisait en silence. Il écrivait des poèmes en douce, petites fugues clandestines, et il entrait dans son jardin comme en son royaume. Depuis ce temps lointain, l'image brumeuse de l'étang n'est autre que celle de ma petite patrie.